

«Leçon du Théâtre» Saison 2010/2011

Séance du 31 janvier 2011

L'IMMORTALITE AU THEATRE

A. Le double à l'heure espagnole

J'ai essayé de rejoindre la petite ville de San Doble, en Estremadura, dans le sud ouest de l'Espagne, une région encore plus aride que la Mancha, qui longe la frontière du Portugal. Pour atteindre San Doble, je suis parti de Merida, jusqu'à Badajoz. Puis de Badajoz, je me suis rendu à Caceres pour enfin revenir à Merida. Ces trois villes forment un triangle dans lequel devrait se trouver San Doble. Pour ma part, je l'ai ratée. Donc ce que je vais vous raconter, je le tiens par oui-dire. De toutes façons, cette histoire remonte aux dernières décennies du XV^{ème} siècle qui ont succédé à la Reconquista par les chrétiens. Toutefois, sans remonter si loin dans le temps, j'aurais pu constater la disposition de cette petite ville, à laquelle l'église qui pourtant tient une place au centre des préoccupations de ses habitants, tourne le dos. En effet, l'entrée principale de l'église surmontée par le clocher s'ouvre sur une espèce de grand place qui se mélange à l'espace désertique, lequel s'étend bien au loin de San Doble, au delà de l'horizon dessiné par quelques petites falaises. Dans une des échancrures qui percent ces petites falaises, il paraît que l'on peut voir au sol une espèce de matière rocheuse dont la blancheur éclate sous le soleil de l'Estremadura. On a pour habitude d'appeler cette partie de la région : « la poêle à frire ». La trace rocheuse sur le sol n'occupe pas plus que la taille d'un homme, mais tous s'accordent pour dire que ça vaut le coup de la voir. S'il n'a rien d'autre à faire, n'importe quel habitant masculin de San Doble montera dans votre voiture et vous guidera, sur un chemin poussiéreux, à six kilomètres de la ville, pour vous montrer la chose. En revanche, à la descente de voiture, votre guide restera en retrait, et ne s'approchera surtout pas de cette chose au sol que les uns appellent « la trace du spectre » et les autres « le squelette du diable ». Je n'ai pas eu la chance de la voir ni non plus de parler à des personnes qui l'avaient vue, donc ce que je vous en rapporte est de « seconde main ».

Vers la fin des des années mille quatre-cents, le curé de San Doble était un homme remarquable. Il était renommé pour sa grande sagesse et les conseils qu'il donnait attiraient nombre de personnes dans l'église. Bien sûr, c'était une autre époque et les conseils du bon curé nous sembleraient bien sévères aujourd'hui : par exemple, il ne fallait pas perdre sa raison et son argent en allant boire au tripot, il ne fallait pas prendre de plaisir avec son épouse sans lui faire un enfant et il ne fallait pas, quand elle était engrassée, jeter le moindre regard sur les autres femmes. Tout a bien changé en Espagne où, peu à peu, un vent de liberté s'est mis à souffler, sauf qu'il est devenu interdit de fumer n'importe où.

A coté de la sagesse et de la rigueur des conseils du bon curé, son comportement, ou plutôt son absence de comportement, était étonnant tant il donnait l'impression d'être écrasé par la modestie. Le bon curé de San Doble ne se montrait jamais. Il ne sortait jamais de l'église et on ne le croisait jamais dans un repas ou une fête organisés par un notable. Même dans son église, on avait du mal à le voir. Il se forçait à toujours rester dans l'ombre au plus proche d'un pilier. D'ailleurs, on avait quelque mal à le distinguer lorsque, tourné vers le fond, il disait la messe car il avait placé l'autel dans le contre-jour d'un vitrail. De plus, sa voix ne résonnait jamais, ce qui finalement est très pratique, dans une église où l'écho brouille toutes les paroles. Sa voix se tenait entre l'atone et le chuchotement. Tout ceci faisait que lorsqu'il s'adressait aux fidèles, chacun avait l'impression qu'il lui murmurait ses mots dans l'obscurité du confessionnal. La renommée du bon curé était grande, mais les autorités de la ville et de la province étaient quelque peu agacées. Saint homme ou pas, il aurait pu faire l'effort de se rendre à leurs invitations. Il aurait pu au moins faire quelques pas en ville et elles se seraient contentées d'être saluées dans la rue. Si les fidèles étaient admiratifs, les autorités étaient irritées. Aussi le seigneur de Merida, qui contrôlait la région, décida de se rendre avec sa suite à San Doble afin de rencontrer le fameux curé mais il ne voulait pas que cette rencontre se déroule en catimini dans l'église, entre l'ombre d'un pilier et celle d'un confessionnal. Le seigneur de Merida avait décidé que la rencontre aurait lieu en plein jour, sur l'immense place qui se tenait devant l'église, laquelle tournait le dos à la ville, et qu'elle aurait lieu devant la population. En dépit de sa modestie, le curé de San Doble, ne pouvait se dérober et la date de la rencontre fut fixée inexorablement.

Avant de vous raconter cette apothéose, je vais revenir en arrière, quelques années plus tôt, dans la ville de Badajoz, plus précisément autour de son séminaire. Celui-ci venait d'être construit et représentait un enjeu important pour une église qui reprenait ses marques après le recul des mahométans. La rigueur et la sévérité du séminaire de Badajoz

étaient exemplaires. Les jeunes prêtres formés à cette école devaient servir de modèles dans une Espagne qui était en cours de rechristianisation.

La discipline était rude mais les futurs prêtres étaient enthousiastes. Pourtant les éducateurs n'hésitaient pas à relever le bas de la soutane de leurs élèves pour fouetter leurs mollets lorsque nécessaire. Parmi les élèves on pouvait remarquer un groupe d'amis qui semblent encore plus disciplinés et plus en prière que les autres. Toutefois, ainsi que le pense Freud, un surmoi trop tyrannique finit par constituer une menace ; la vertu tue notamment les meilleures intentions. Un des garçons du groupe, qui cédait à quelques larmes, fut réconforté par un moine convers, un petit moine tout encapuchonné, d'habitude toujours penché vers les plates bandes du jardin. En quelques mots le petit moine lui expliqua que c'était un péché que de se punir même lorsqu'on ne l'avait pas mérité et qu'il fallait savoir s'accorder de temps en temps une petite récompense, que cela était une preuve d'humilité. Après avoir écouté le petit moine, après avoir séché ses larmes, le garçon ne put s'empêcher de se confier à ses amis, lesquels, ô surprise, avouèrent leur lassitude et leur désir de respirer au moins une fois. C'est ainsi que le dialogue avec le moine convers se poursuivit. Il jugea qu'il n'était pas très sain de n'être jamais sorti du séminaire avant la fin des études, et il s'étonna qu'ils n'aient rien connu d'autre que le vin de messe et qu'il leur était besoin d'avoir bu au moins une seule fois du vrai vin, comme le boivent tous les fidèles chrétiens. Il faut connaître les choses qui attirent les âmes qu'il faudra remettre dans le droit chemin. Les propos du petit moine convers ne rencontrèrent pas des oreilles insensibles : un jour ou l'autre les raisons du désir finissent par l'emporter sur l'aberration de la discipline. Il fut même convenu de sortir une seule fois du séminaire et de se rendre un seul soir dans un cabaret à côté pour y goûter un seul verre de vin. Le petit moine leur expliqua que même Dieu ne le saurait pas, tellement occupé qu'il était par les vrais pêcheurs et il leur promit de leur ouvrir la porte, de les conduire rapidement dans le cabaret, et de les ramener au plus vite.

Ainsi fut dit ainsi fut fait. Enfin pas exactement comme ça, parce que si le petit moine encapuchonné ouvrit prestement la porte du séminaire et conduisit avec célérité les jeunes gens au cabaret, il ne put les retenir de boire plus d'un verre de vin. Le plus étrange est que les paroles de mise en garde du petit moine excitaient d'autant plus les garçons. Le retour fut moins discipliné que l'aller, les jeunes gens commençaient à chanter à tue-tête. Certes, ils chantaient des cantiques en s'efforçant d'en suivre les mélodies mais ce sont les paroles qui avaient perdu leur latin. On parvint enfin à l'entrée du séminaire. Heureusement que le moine convers avait laissé les torchères allumées ; sans cela les garçons auraient été incapables de gravir les marches. Arrivé à la porte le petit moine l'entrouvrit et se retourna vers les jeunes gens éméchés. Il enleva son capuchon qui lui cachait aussi le visage. Était-ce l'effet de l'alcool avec la lumière des torchères, ils eurent l'impression que le petit moine était devenu très grand. Ses traits étaient féroces. Sitôt son capuchon retiré, il leur dit en barrant la porte : « vous, les futurs serviteurs de Dieu, vous avez désobéi au règlement, vous avez trahi votre engagement, vous avez pêché ». Pour mieux jouir de son triomphe, ce diable, bêtement, décida de se montrer magnanime : « vous allez choisir celui d'entre vous qui paiera pour les autres et que j'emmènerai en enfer, sinon aucun d'entre vous ne franchira cette porte et ne retournera au séminaire. » Le diable commettait une erreur, il avait oublié que pour un vrai chrétien : « charité bien ordonnée commence par soi-même » et c'est à la queue leu leu qu'ils se précipitèrent et vers la porte, le premier des garçons criant avec le pouce retourné vers celui qui lui succédait : « pas moi mais l'autre, c'est le plus gros », le second : « pas moi l'autre, c'est le plus riche », le troisième : « pas moi mais l'autre, c'est le plus beau », ainsi jusqu'au dernier, qui n'avait plus personne derrière, ou plus exactement qui avait personne derrière lui et qui eut l'esprit de crier : « pas moi mais l'autre, c'est le plus intelligent » en montrant son ombre que les torchères projetaient sur le mur. Dupé, le diable se précipita avec violence contre le mur qu'il abattit en emportant l'ombre. Tous les garçons entrèrent et sauvèrent leur peau.

Nous nous retrouvons maintenant sur la place de l'église de San Doble, au milieu de l'après-midi avec la population, la suite du seigneur de Merida, lequel s'impatiente en regardant l'entrée de l'église. Après un temps d'agacement et de silence, il y a comme une agitation floue à la porte de l'église... mais oui! Enfin voilà le bon curé qui vient accueillir le seigneur de Merida. Les gens n'en pouvaient plus d'attendre et beaucoup essayaient de se protéger du soleil grâce à l'ombre des chevaux et celle de leur voisin.

Le bon curé s'avance vers le milieu de la place ; un murmure de stupéfaction s'élève. Le seigneur de Merida tend la main vers cette chose incroyable: il s'agit, sur cette place, d'un curé sans ombre. Le seigneur de Merida ne veut surtout pas que le curé s'approche plus de lui. Il crie à sa suite : « saisissez-vous immédiatement de ce démon et emmenez-le ! ». Malgré leur terreur, les soldats du seigneur de Merida se précipitèrent sur le curé sans ombre, mais, chose incroyable, ne parvinrent pas à le saisir. Pourtant, le curé ne se débat pas, n'oppose aucune résistance face à ses assaillants et continue du même pas tranquille. Les gardes ne trouvent rien à quoi s'accrocher pour saisir le curé ! Il leur file entre les doigts, sans courir ni se débattre, jusqu'à finir par les dépasser et s'éloigner doucement dans la plaine aride. Tout le monde, interdit, le regarde s'éloigner, jusqu'à ce que le point disparaisse avant les falaises.

Deux traditions s'opposent : selon la première, quelques jours plus tard, on retrouva, loin de la ville, dans une des échancrures des petites falaises, le corps du bon curé, blanchi par le soleil. L'explication, au regard de cette tradition est très simple : un homme sans ombre ne peut pas survivre sous le soleil de plomb même si celui-ci s'incline quelque peu dans le ciel. Cette explication pêche par son absence de caractère scientifique : un être vivant ne parvient pas vraiment à bénéficier de son ombre propre, de l'un de ses doubles ombrés. De plus, si le curé sans ombre est parvenu jusqu'à une échancrure des petites falaises, il a pu bénéficier finalement d'une part de protection au pied des rochers. La trace de son spectre ne nous semble donc pas très raisonnable et nous préférons la seconde tradition dont le caractère est beaucoup plus scientifique :

la seconde version poursuit l'histoire. Pendant un long temps, la foule, le seigneur de Merida et ses gardes médusés, regardent le curé sans ombre s'effacer peu à peu dans le paysage. Quand, tout à coup, ils sont réveillés par des pas qui crissent sur la place. Ces pas sont ceux d'un petit moine encapuchonné qui semble venir de la direction de Cacères. Le petit moine, sous les regards curieux, s'approche du cheval du seigneur de Merida et tend à celui-ci un rouleau de parchemin. Le seigneur de Merida découvre que le parchemin est signé par les autorités ecclésiastiques et apprend qu'elles désignent le porteur de cette missive comme nouveau curé de San Doble et souhaite qu'il prenne ses fonctions en célébrant aussitôt une messe. En lisant ce parchemin ecclésiastique le seigneur de Merida se met à respirer. Ouf, la vie normale va reprendre son cours à San Doble et il demande aussitôt au petit moine d'entrer dans l'église et d'y accomplir sa première célébration. Le petit moine encapuchonné marche vers l'église dans laquelle il pénètre, puis se dirige rapidement vers l'autel.

La foule le suit avec timidité et s'installe au fond de l'église. Seuls la bonne du curé sans ombre et son enfant de chœur osent s'approcher jusqu'au pied de l'autel. Le petit moine ne s'occupe pas d'eux et commence à dire la messe. Il semble avoir sorti un ciboire de sa manche. Sa voix est enfin une voix qui résonne dans l'église. Une voix avec un écho, mais un écho qui trouble l'oreille. Les fidèles entendent une voix mais aucune parole. Cette messe est incompréhensible, d'ailleurs elle se termine très vite, trop vite. Alors, le petit moine encapuchonné se retourne vers ses fidèles, retire son capuchon et se met à ricaner.

Malheureusement pour lui, lorsqu'il retire son capuchon, le petit moine ne produit pas le même effet qu'il y a quelques années, à la porte du séminaire de Badajoz et son ricanement est recouvert par les cris de joie de la bonne du curé et de l'enfant de chœur, qui sont restés au pied de l'autel « C'est vous, vous êtes revenu, Monsieur le curé ! » Le moine est interdit, le seigneur de Merida se met à hurler dans la nef « Quoi ? C'est encore lui ! ».

Le petit moine décapuchonné se précipite vers la sacristie, suivi de la bonne enthousiaste. Le petit moine lui demande en haletant où est-ce qu'il peut trouver un miroir, et la bonne lui répond « Mais Monsieur le curé, vous les avez tous faits enlever ! ». Le moine pénètre dans le presbytère, aperçoit le reflet de son visage dans une fenêtre, pousse un cri d'effroi, finit par trouver la cuisine, prend un couteau qu'il finit par retourner contre son visage. Ce faisant, il sort du presbytère et tout en courant, il s'efforce de se taillader le visage. Le seigneur de Merida quitte l'église rapidement et saute sur son cheval pour rattraper le fuyard. Une tâche impossible car ce moine diabolique court aussi vite qu'un cheval. Il court, le diable, et tout en courant, il tente d'arracher le visage qui recouvre son propre visage. Il finit par atteindre les falaises et là, il s'arrête brusquement, s'agenouille et s'affaisse : le double qu'il a voulu enlever finit par le ronger. Lorsque le seigneur de Merida le rejoint, il est trop tard, le diable agonise, mais que les mauvaises âmes soient rassurées : le diable ne disparaît jamais vraiment. Si le fils de Dieu, pour sa part, ressuscite, le diable, quant à lui, emprunte d'innombrables vies. Je trouve la version du squelette du diable bien plus sérieuse que celle de la trace du spectre. Je pense que la plupart d'entre vous en conviendront, tant « nous sommes attachés au caractère scientifique des événements ».

B. la question de la mort par rapport à la problématique du double

L'éventualité de l'immortalité s'inscrit dans la problématique du double. Celle-ci ne manque pas de nourrir le théâtre, particulièrement en ce qui concerne le jeu de l'acteur, lequel est censé en constituer la base, et le double implique une attention portée aux chiffres puisque chaque chiffre est logiquement le double ou la moitié d'un autre. Une telle implication des chiffres peut paraître surprenante, qu'est-ce que le théâtre et les chiffres ont à voir ensemble ? Hé bien ils ont à voir plus qu'on ne pense parce que la re-présentation est un processus et qu'un processus est toujours lié à l'évolution des rapports entre les chiffres. Nous approfondirons cela en fin de saison. Pour l'instant nous allons analyser quelques aspects de la problématique du double qui ont été évoqués au cours de la longue histoire que je viens de vous conter.

1. Lorsqu'ils découvrent la véritable nature du petit moine, lorsque, enivrés, ils sont de retour à la porte du séminaire, les jeunes gens, à la queue leu-leu, c'est-à-dire loup après loup ou masque après masque, déclarent chacun leur tour que c'est leur successeur que le diable doit plutôt saisir et emporter. Tous désignent l'autre. Cet autre, c'est le double et même, avec le dernier garçon, le double du double, puisqu'il désigne son ombre, laquelle se profile sur le mur. L'autre peut tenir notre place, pas seulement le double représenté par l'autre, mais aussi le double du double. Dans la vie quotidienne, dans la vie dite réelle, nous n'existons qu'en fonction et que concrètement, grâce à ces doubles. Et le diable, qui est le prince du réel, se laisse naturellement duper par l'un de ses doubles, comme chacun d'entre nous s'imagine qu'un signe, un instrument, un outil, un objet, une fonction forment l'être d'une entité. Le théâtre pense que l'être ne se réduit pas à cela et présume que la vraie vie tient à autre chose. En cela, le théâtre n'est pas diabolique.

2. Le diable se saisit de l'ombre de celui qui se trouve à la queue de la queue leu-leu et, ce faisant, il détruit le mur sur lequel il se précipite. Les séminaristes ont bien raison de se sauver parce que le mur ayant disparu, ils risquaient leur peau. Ce mur c'est bien sur le quatrième mur du théâtre. Le mur grâce auquel on peut donner une existence à la fiction et faire croire que l'autre, c'est-à-dire le double, existe au même titre que nous. Le mur grâce auquel on échappe à la mortalité du spectacle effondré, le spectacle peut reprendre ses droits et, au travers, il est possible d'apercevoir les jeunes séminaristes menacés de mort. Comme le trapéziste peut chuter, le dompteur être dévoré et le jongleur rater sa balle, le quatrième mur peut tomber. Ledit mur est celui de l'immortalité et cela, le diable ne le supporte pas.

3. Il faut bien se rendre compte que selon le sens usuel, selon notre perception traditionnelle et quotidienne, la vie se réduit et s'exprime au travers de tous les doubles, les nôtres et ceux des autres. Il n'en reste pas moins, et le théâtre est là pour nous y encourager, que nous pressentons la vie ailleurs. Quand j'évoque une vie ailleurs, je ne parle aucunement d'un autre lieu et d'un autre temps. Ainsi que le précisent les ouvrages du philosophe Clément Rosset, il n'y a rien à envisager plus tard et plus loin. Le théâtre ajoute seulement que l'ailleurs est ici et maintenant, présent, qu'il est la condition de la présence et que la nostalgie est seulement un effet de superposition fantasmatique des présents. Le double est consubstantiel et simultané avec l'instance et le chiffre de répétition, lesquels constituent le sujet de chaque entité.

4. Le curé sans ombre se terre dans l'obscurité de son église pour la bonne raison qu'ayant perdu un double de son double, son double étant en l'occurrence affecté, il tient à cacher qu'il n'est plus un véritable vivant. Quand, obligé par le pouvoir, il se montre en plein soleil, chacun découvre qu'il n'est pas exactement un être de ce monde. Sa monstruosité consiste à être sans un être c'est à dire à être sans double. Voilà pourquoi les gardes du seigneur de Merida ne parviennent pas à le saisir, ils n'ont pas de double à se mettre sous la main. Nul ne peut tenir un spectre entre ses mains. Dans notre histoire, le curé sans ombre, qui traverse la place de l'église sous le soleil, est un spectre. Il est donc normal que le seigneur de Merida veuille s'en défendre et il est tout aussi normal que nous tenions cette histoire pour une légende parce que les spectres sont censés ne pas avoir d'existence. D'ailleurs nous mettons en doute que la trace rocheuse trouvée dans une échancrure des falaises soit la trace d'un spectre. Il s'agit peut-être d'un signe, mais convenons que, comme tout signe, il est le fait des hommes (cf. l'arbitraire du signe).

5. Le petit moine diabolique qui prend la place du curé sans ombre prend en effet sa place puisque le double du double se substitue au double du curé. Plus exactement parce que le diable s'est emparé du double du double du curé sans ombre et que ce double ne le lâche plus. Le petit moine a beau retirer son capuchon et se mettre à ricaner, il offre au regard de tous le double du curé auquel il volé l'ombre.

6. Le diable comprend alors le piège auquel il s'est laissé prendre. Il se précipite dans le presbytère pour vérifier dans un miroir, mais de miroir il n'y en a plus pour la bonne raison que le curé sans ombre les a fait enlever. Peut-on supporter de regarder dans un miroir quand on n'a plus ni ombre ni reflet ? Ceci me fait penser à Antonin Artaud qui un matin, se regardant dans son miroir, n'y a vu personne. Artaud qui ne voulait pas être un mort vivant a demandé qu'on l'interne aussitôt. Ce qui est amusant, si tant est que tout ceci soit amusant est qu'à l'hôpital de Ville Evrard, on disait qu'Antonin Artaud se prenait pour un autre. Ceci n'est pas vraiment sûr, car il y a plusieurs façons d'avoir des problèmes avec les doubles de son double. On peut très bien s'y perdre, nous sommes alors dans une situation de dislocation, on peut très bien aussi se retrouver affublé d'un double qui ne serait pas le nôtre. En l'occurrence, c'était le cas du petit moine diabolique qui, tout en fuyant vers les falaises, s'efforça d'arracher ce double du double dont il s'était emparé. Pauvre diable ! Il fut rongé par ce double, et fut dévoré par lui, comme certains malades sont consommés par un autre.

7. Il n'en reste pas moins : si le squelette du diable est plus vraisemblable que la trace du spectre, étant entendu que le curé sans ombre n'était déjà plus de ce monde et que les spectres ne laissent aucun indice à la police, on est en droit de s'interroger sur la possibilité pour le diable de mourir. Parmi ce genre de personnages surnaturels des religions révélées, seul le Dieu des chrétiens est parvenu à mourir, certes pour ressusciter quelques jours plus tard. En ce qui concerne le diable, nous serons plutôt tentés de penser qu'il passe son temps à changer de vies. Comme un acteur, sauf que l'acteur, lui, n'est pas un être surnaturel. Il est bien vivant et il change de vie. Sous la protection du quatrième mur, il rabat son double à l'intérieur de lui-même et il entreprend une relation avec lui. A chaque nouveau rabat ce double intériorisé suscite un personnage.

8. De manière quelque peu grossière disons qu'il y a deux façons de faire quelque chose avec son double, lequel est la preuve de l'existence de chaque entité : Soit on s'efforce de maîtriser les doubles de son double au moyen de l'expression et de la virtuosité. Dans ce cas on lance sans cesse des défis à la mort car les doubles de doubles sont en danger de mort, et nous nous trouvons dans le domaine du spectacle. Il est vrai que notre société, heureusement, installe de mieux en mieux des politiques de précaution et de sécurité. Ainsi les trapézistes ont des filets pour amortir leur chute. D'une façon provocatrice je dirais que nous allons pouvoir nous livrer de plus en plus à la mort pour la bonne raison que nous allons de plus en plus nous en préserver et de plus en plus céder à l'aspect mortel de la vie. Les représentations prendront le pas sur le processus de re-présentation, car chaque double de double est voué à l'agonie.

Soit on s'efforce de rabattre le double sur nous-même, de le re-présenter à nous-même, sans qu'il nous submerge, comme dans les phénomènes de possession et à l'abri du quatrième mur qui ne saurait exister sans le spectateur, le temps du jeu, pas plus, cet être vivant qu'est l'acteur, touche à l'immortalité.